

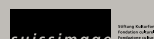
P.S. PRODUCTIONS PRÉSENTE

SEULS ENSEMBLE

UN FILM DE
SONIA ZORAN &
THOMAS WÜTHRICH



P.S. PRODUCTIONS PRÉSENTE UN FILM DE SONIA ZORAN ET THOMAS WÜTHRICH | PRODUIT PAR XAVIER GRIN | IMAGE THOMAS WÜTHRICH | MONTAGE JEAN REUSSER | MUSIQUE ORIGINALE | ANDREA ET ANTONIO ESPERTI | MIXAGE FRANÇOIS MUSY | ETALONNAGE RODNEY MUSSO | PRODUCTION P.S. PRODUCTIONS EN COPRODUCTION AVEC RTS RADIO TÉLÉVISION SUISSE SRG SSR | AVEC LA PARTICIPATION DE CINÉFORUM ET LE SOUTIEN DE LA LOTERIE ROMANDE | LA FONDATION CULTURELLE SUISSIMAGE | SUCCÈS PASSAGE ANTENNE | POUR-CENT CULTUREL MIGROS | LA COMMUNE DE LUTRY | EMS LE MARRONNIER | WWW.PS-PRODUCTIONS.CH | FACEBOOK: SEULSENSEMBLEFILM





SEULS ENSEMBLE

UN FILM DE SONIA ZORAN ET THOMAS WÜTHRICH

DOCUMENTAIRE - 76' DCP - SUISSE 2018 - COULEURS, FRANÇAIS, SOUS-TITRE ANGLAIS
ISAN 0000-0004-78D3-0000-9-0000-0000-A

TRAILER

<https://vimeo.com/287647897>

PAGE WEB

<http://ps-productions.ch/project/seuls-ensemble/>

DROITS MONDIAUX ET
DISTRIBUTION SUISSE

P.S.Productions
T +41 21 922 03 72
info@ps-productions.ch
[facebook: PS-Productions-Suisse](#)

PRESSE SUISSE

Eliane Gervasoni
T +41 78 603 41 40
e.gervasoni@me.com



SYNOPSIS



Au Marronnier, EMS vaudois, François Burland crée une gravure géante. Avec de jeunes migrants, au milieu des résidents. Le temps d'un été, ils se rencontrent, se racontent, se révèlent. Seuls ensemble.

NOTE D'INTENTION



SEULS ENSEMBLE, c'est la rencontre d'un artiste, de personnes très âgées et de migrants très jeunes. Toutes et tous luttent, pour vivre. Seuls et ensemble.

De jeunes migrants, arrivés mineurs non accompagnés en Suisse. Des personnes âgées, vivant en Ems. Au milieu un artiste, François Burland. Il a décidé de créer une gravure géante, avec les jeunes, chez les aînés. Le temps d'un été, les destins se croisent et se révèlent.

Le temps d'un été tout semble possible. Se rencontrer, entre hier et demain, parler, travailler ou juste se sentir vivre. Côte-à-côte. Espérer, se souvenir, rire, pleurer, chanter.

Nous avons voulu saisir ces instants, les prolonger.

Au début, nous voulions capter ces premières rencontres, les regards, les questions. Très vite nous avons su que nous allions suivre plus particulièrement quelques jeunes, Adiam, Nela, Yorusalem, Jabar et Gaby. Pour tracer à plusieurs voix, le récit de leur voyage, comprendre leur détresse et leur force au moment où ils doivent imaginer leur avenir professionnel. En suivant le quotidien de l'EMS, nous avons aussi rencontré Nina Boggia, Annie Gloor, Marie-Rose Ischi et Renée Lambelet. Nous avons découvert leur ténacité, leur solitude et leur façon d'y échapper, ou pas, leur lucidité. En interrogeant François Burland, sa création et son engagement, il était encore question de fragilité et de la nécessité de créer des liens.

Nous avons compris que notre film ne se ferait pas dans des mouvements contraires ou des oppositions mais au croisement de ces destinées.

Jeunes et vieux, artiste ou résidents, migrants, ils sont seuls mais ensemble. Ensemble et seuls.

Les histoires se répondent. Les voix et les visages aussi.

Grâce à eux, le film est devenu choral. Seuls et ensemble, jeunes et vieux nous interrogent, socialement, mais aussi intimement.

Il existe des portraits d'artistes, des documentaires sur la migration ou la fin de vie en EMS. Notre film veut raconter une histoire à la jonction de ces univers.

Sonia Zoran et Thomas Wüthrich



«La gravure c'est un truc très répétitif de l'ordre de la transe, assez con pour que tu puisses parler en le faisant. C'est comme un truc chamanique, le fait qu'on soit côte-à-côte, ça aide à parler. »

François Burland

«François il est tellement gentil, agréable, j'ai pas de mots pour lui. Quand il voit que je suis triste il me demande pourquoi. J'adore travailler avec lui.»

Adiam

«François quand il nous dit quelque chose, ça entre par là et ça ne ressort pas par là !»

Gabi

« Je pense qu'on est joyeux parce qu'on est ensemble.»

Nela

«La gravure en fait c'est un dessin, après on va la laisser à l'Ems du Marronnier pour décorer. Pour moi c'est important. Pour les gens qui habitent là. Ils sont malades et pleins de soucis, du coup comme on travaille dans le salon, ils rigolent et ils viennent parler avec nous. C'est bien pour eux et pour nous. C'est pour ça que c'est important. »

Adiam



«Moi je la trouve trop chargée...
- Là, y a un immeuble, non ? Et ces trucs ronds, on dirait des
soucoupes volantes...
- Tu crois ?
- Ce sont des soucoupes volantes, c'est vrai?
Et bien on n'est plus dans le coup !»

Mireille et Marie-Rose



«J'aime bien le bord du lac, ça m'aide à penser. Je viens ici toujours seule, je réfléchis à beaucoup de choses : qu'est ce que je suis en train de faire ? Est-ce que c'est bien ou pas bien ? »

ADIAM

«Les peluches, c'est moi qui les ai achetées. Quand j'étais petite, en Erythrée, ma mère elle m'avait donné une grande peluche comme cet ours blanc et quand je dors avec lui, toujours je pense à ma mère. On n'avait pas beaucoup d'argent. Ma mère était obligée de faire des galettes pour des gens qui sont riches. J'avais aussi une vache qui s'appelait Bora. Quand ma mère elle partait à l'église, j'avais faim et la vache me donnait du lait.

Je ne sais pas où elle est ma mère. Mon père a disparu en 2009 et ma maman est perdue au Soudan, je la cherche depuis des années. En fait on était ensemble là-bas, mais les gens du Soudan la traitent mal. Du coup j'ai décidé de partir. Je me suis dit si je sors, si je travaille, je peux l'aider ma mère. J'avais quinze ans.»

Adiam est partie par le Sahara vers la Lybie. Avant la traversée de la Méditerranée :

«Le bateau, il était tout petit et il prenait l'eau. On a commencé à jeter plein de sacs parce qu'on était trop lourds. C'est à ce moment-là qu'ils ont jeté mon sac avec le numéro de ma mère et mes habits. On était 103 ou 105. Il y a onze personnes qui sont mortes. En fait un garçon a sauté dans l'eau, dix autres ont voulu le sauver et ils ne sont pas ressortis. On n'a pas vu leur corps, ils ne savaient pas nager. »

Parlant aujourd'hui parfaitement le français, Adiam vient de commencer un apprentissage d'infirmière au Marronnier.



«Je veux être sage-femme, parce que j'aime bien toucher les enfants. Sage-femme, j'y ai pensé en Afrique, quand ma mère est décédée alors qu'elle était en train d'accoucher.»

NELA

«Je viens d'une île qui s'appelle Bubaque, d'un petit village près de Bijante. Dans mon pays, quand les femmes vont accoucher, les gens plus âgés les emmènent quelque part, à l'écart. Moi j'étais à la maison. On a entendu les gens pleurer, ils ont commencé à appeler son nom, à dire Marie elle est morte... Pour aller à l'hôpital il faudrait aller sur le continent, prendre le bateau. D'autres femmes sont mortes aussi en accouchant. Alors je me suis dit: si un jour je vais à l'école, j'aimerais apprendre sage-femme.»

Nela a quitté Bubaque, envoyée au loin, très loin, par son oncle : «Il a dit que mon beau-père voulait me marier à un homme beaucoup plus âgé que moi». Elle est partie avec un ami ou une connaissance de l'oncle, d'abord jusqu'au Sénégal puis jusqu'en France: «C'était un grand bateau, avec des gens dedans, mais moi j'étais tout en bas, tout seule... Je ne voyais pas le jour, même pas de l'eau. L'ami de mon oncle il descendait pour me donner à manger et repartait.»

Arrivée à Vallorbe, Nela a passé quelques jours en famille d'accueil, puis elle a rejoint le foyer pour mineurs non accompagnés de Malley, à Lausanne. Elle avait 13 ans. ... «Quand je suis arrivée en Suisse, c'était difficile, c'est seulement cette année que je me sens bien. En même temps j'étais contente d'aller à l'école. C'est ici que j'ai commencé à apprendre à lire et écrire. Et je peux apprendre beaucoup de choses ici. Mais parfois, quand je pense que je suis toute seule, je me sens triste.»



**«Il faut vivre un peu en Afrique pour réaliser ce que c'est...
Qu'est-ce qu'on va voir en Afrique ? Les beaux hôtels, les
beaux endroits, mais ce n'est pas ça qu'il faut voir.»**

MARIE-ROSE

Marie-Rose Ischi a voyagé sur le continent africain avec son mari. De beaux voyages, avec des guides locaux, des jeunes gens. Elle s'en souvient bien, se souvient d'avoir aimé rencontrer les habitants. «Mais ne me demandez pas où nous sommes allés, ça c'est une partie de ma vie qui a été effacée.»

Les Ischi ont créé et dirigé Chez Pitsch, un restaurant réputé du port de Pully. Des décennies consacrées aux clients et aux poissons du lac, avant quelques grands voyages. Son mari décédé, Marie-Rose s'est retrouvée seule. Avant un double AVC. «Mes amis qui viennent me rendre visite me disent: «Mais comment peux-tu te plaire dans cette petite chambre, toi qui avais une magnifique maison... ». Mais je suis bien au Marronnier. J'ai tourné la page. Les médecins m'ont dit «vous êtes une miraculée!». J'ai perdu un peu la tête mais ça ne me dérange pas je suis tellement contente d'être ici, c'est mon cadeau de vieillesse».

Elle a perdu la mémoire, un peu, parfois, Madame Ischi, mais ni son entrain ni son intelligence : «Vous savez, ces jeunes, s'ils ont décidé de venir c'est qu'ils ont bien tourné ça dans leur tête...Moi je les aime beaucoup. Et si je devais leur donner un conseil, ce serait de ne jamais baisser les bras: dans la vie on a toujours une porte de sortie, surtout si on la santé. Bon faut quand même un petit peu de chance...Mais il faut la faire la chance.»



«Quand j’ai commencé à chercher du travail c’était soit le ménage, soit la plonge dans les restaurants ou alors dans les soins. Ce qui fait que, en tout cas à l’époque, celui qui arrivait dans les soins était beaucoup plus content que celui au ménage. C’était comme si on montait en grade.»

CESARIE

Au Rwanda, Césarie Mukanoheli avait suivi une formation d’enseignante et travaillait dans une caisse de pensions au moment des événements, comme on le dit là-bas. Après avoir passé par différents pays, elle arrive en Suisse et travaille au Marronnier depuis l’an 2000. «J’ai eu de la chance, toute jeune j’avais pensé à devenir infirmière, c’était l’un des métiers que j’envisageais, donc ce fut plus facile pour moi puisque j’aimais déjà ce que j’allais faire ici ».

Infirmière diplômée, après des années de travail et de formation, Césarie ne croit pas à la vocation innée des Africains pour les soins aux personnes âgées: «Je crois qu’il y a plus d’Africains dans les EMS parce que c’est là qu’ils trouvent plus de débouchés. C’est vrai qu’en Afrique on vit plus proches de nos grands-pères et grands-mères, le contact est plus facile pour nous. Nous on ne sait pas vivre seuls. Mais cela ne suffit pas...»



«Avec François, pour travailler, on se sent libre. Et même si ce n'est pas bien fait, il dit: « C'est bien». Il parle autrement, il te donne du courage, confiance en toi-même, tu sens que là, oui, tu commences à avancer. »

GABI

En Guinée-Bissau, Gabi Fati, a grandi dans une famille qui n'était pas la sienne. Il l'a découvert au début de l'adolescence. Maltraité par ses frères adoptifs, il a décidé de fuir. Un long voyage, avec la traversée du Sahara, des jours à pieds, sur des pistes que connaît bien François Burland. «A un moment donné, j'ai décidé de rester couché, j'ai dit «je suis mort et vous, continuez votre chemin. Mais Lamine (son ami plus âgé) a dit «non, non, moi je ne te laisse pas ici. Tu ne mourras pas avec moi.»

Gabi semble à l'aise partout, en visite au Musée de l'art brut comme au Marronnier, en dialogue avec Madame Achermann: «Je sais parler six langues, mandinga, mancagne, balante, papel, peul, un peu de français, le portugais je comprends, voilà quoi! Parce que chez nous, il y a 45 dialectes, langues en fait. Et voilà, on est obligé d'apprendre plusieurs langues.» Mais ce qu'il préfère, c'est coudre : «J'ai appris à coudre avec un Monsieur qui vient chez nous et fait des habits pour la fête du ramadan. Après la fête du ramadan, parfois il reste. Et la nuit, moi je vais vers lui. Un jour j'ai essayé de coudre avec sa machine, et puis ça c'est bien passé. »

Arrivé en Suisse, placé au Foyer pour mineurs non accompagnés de Malley, il a demandé une machine et a fini par en trouver une. Après avoir habillé ses amis du foyer, retouchant des habits à leur taille ou leur goût, il se lance dans des créations remarquées lors des défilés du COFOP, le Centre d'orientation et de formation professionnelle, où il poursuit sa formation de couturier.

Pour Seuls Ensemble, Gabi a écrit et chanté avec Diallo le slam « Voyage vers l'enfer », devenu ensuite le générique du film.



«Moi et mes amis, on a un contact très, très proche. Il peut arriver que je fasse à manger trois ou quatre fois par semaine pour eux. On n'a pas de famille, on peut dire que nos amis sont notre deuxième famille.»

JABAR

«Je suis Afghan, mais j'ai grandi en Iran. J'ai commencé très tôt le travail. Dans le restaurant on me mettait partout, vu que j'étais petit on pouvait me mettre partout. J'avais neuf ans, huit ans.»

«C'est ma mère qui cuisinait pour moi, tout les choses qu'elle faisait, c'était bon. Ils me manquent tellement les repas qu'elle faisait».

«On peut dire que j'étais en danger, c'est ma mère qui a voulu que je parte. Elle avait peur qu'il m'arrive quelque chose, elle avait peur de mon avenir et de mon oncle. Mais moi-même je ne voulais pas venir en Europe. C'est vrai je n'ai pas étudié, mais je travaillais, j'étais l'homme de la famille. Des fois, comme je dis, on n'a pas le choix dans la vie.»

«Dès que je suis arrivé en Suisse, en train, les policiers nous ont emmenés dans un foyer à Lugano. Après, j'ai fait mon premier interview, ils m'ont demandé si je veux rester. J'ai dit « je suis où? »

Après avoir commencé un apprentissage de bûcheron, Jabar a dû l'interrompre, pour préserver son dos. Il vient de reprendre un apprentissage de peintre en bâtiment.



**« Je n’ai pas de famille, je n’ai plus personne moi.
Mes amis sont ma deuxième famille. »**

NINA

Forte présence et caractère affirmé, Nina Boggia a accueilli chaleureusement l’équipe des graveurs au Marronnier: «Elles sont magnifiques ces filles ! Elles ont la volonté de faire quelque chose, contrairement à ce que pensent les trois quarts des gens sur ce que sont les réfugiés.»

Au fil des jours, elle commentait l’avancée des travaux, installée sur le canapé, devant la table de gravure avec Annie Gloor. Qui, elle, chantait volontiers.

Nina Boggia a fêté son 80^e anniversaire au Marronnier avec un apéro général. Avant de partager un repas avec ses plus proches amis, en conviant Yorusalem à les rejoindre. Très vite elle a sympathisé avec la jeune érythréenne. Yorusalem lui rappelait les jeunes femmes auxquelles elle enseignait le secrétariat. Nina Boggia a travaillé pendant des années, au Liberia.

Elle avait passé des décennies en Afrique de l’Ouest et gardait précieusement un immense batik, dans sa chambre. Plié: il était très, très grand, trop pour être accroché au mur. Nous nous réjouissons de la connaître mieux. Sa santé s’est dégradée. Nina Boggia est décédée au printemps 2017.



« Ce qui me bouleverse, c'est comme ils sont seuls, mais seuls... »

FRANÇOIS BURLAND

François Burland est le créateur d'un univers, le sien. Qui nous renvoie au nôtre. De joyeuses poyas et des gravures mêlant guerre froide et slogans publicitaires. Ou des jouets pour les grands, tel ses bateaux en matériaux de récupération avec quelques mots peints. Des mots, des phrases, des histoires, comme dans ses dessins, sur des papiers couleurs désert.

François Burland a d'abord été reconnu par Michel Thévoz et fut assimilé à l'art brut, mais l'artiste est trop libre pour les étiquettes, même celle-ci. Et depuis bientôt cinq ans, il travaille de plus en plus souvent, presque toujours, avec de jeunes migrants. Qu'il accompagne aussi au quotidien, plus ou moins longtemps. Il vient de créer l'Association Nela pour aider à la transition quand les mineurs non accompagnés atteignent l'âge de 18 ans et ne peuvent plus bénéficier des structures d'aide et d'éducation dédiées aux plus jeunes.

www.francoisburland.com/association-nela/

Une oasis dans l'EMS

«Quand le pasteur Ramelet me parle d'une œuvre à proposer au Marronnier, je vois une possibilité de continuer mon travail avec les MNA dans un milieu où il y a plutôt des Suisses. Je me dis que je peux faire une grande gravure avec les jeunes au milieu des vieux.

Je les sauvais certainement d'un été vide à penser à leur histoire, leur solitude, et moi je savais que pendant trois mois j'avais du travail. Voilà, on s'offrait à tous une oasis.»

«Franchement j'étais un peu inquiet. Les jeunes étaient nombreux et moi seul, sans équipe autour de moi. Et je ne suis pas à l'aise avec les gens du 3^e âge en milieu hospitalier. Je me disais «ils ont tout perdu mes gamins et ces personnes âgées sont en train de tout perdre, ça ne va pas être simple de se rencontrer». Je me disais qu'il y aurait des émotions que je ne saurais peut-être pas gérer. Je ne suis pas psy, pas éducateur. Puis je rencontre Carol Gay, qui est une femme incroyable, et je me rends compte que ça va être un truc super.»

«Au Marronnier il y a eu des moments assez magnifiques. Des instants. Ils sont tellement pris dans des trucs extrêmes, ces anciens qui partent vers la mort et ces jeunes qui ont fui pour aller vers la vie. La rencontre ne peut-être que temporaire.»

MNA?

«MNA ça veut dire mineur non accompagné, un terme utilisé par l'administration. Ce n'est pas très joli, on oublie que ce sont des jeunes derrière ces initiales. Je pense que MNA ça fait moins peur: les MNA ce ne sont pas des enfants, n'est-ce pas... Moi aussi du coup ça me protège des fois de parler comme ça: ce n'est plus Gabi, Jabar, pas Nela, ce sont les MNA...

Ce n'est pas anodin d'être avec ces jeunes émotionnellement parlant. Ils ont la peur au ventre ces gamins, ils doivent avoir un permis, mais même avec ils ont peur d'être renvoyés. Jusqu'à 18 ans ils sont assez bien encadrés, en foyer, mais tout d'un coup c'est fini. Ils doivent trouver un appartement et un apprentissage...et tenir le coup quelles que soient leurs blessures. Ce qui me bouleverse c'est comme ils sont seuls, mais seuls.»



L'échange et le lien

«L'échange c'est du temps contre du temps. L'échange réel, voilà !

Moi je les exploite, pas financièrement mais au sens où leur histoires fortes elles me nourrissent...pour que mon quotidien soit un peu enchanté. En échange ils savent que j'appelle l'Evam, leur tuteur, leurs profs, je leur trouve des stages...et ils peuvent m'appeler jour et nuit si ça ne va pas.

Au Marronnier, j'ai demandé à Carol Gay qu'elle les reçoive pour leur présenter les métiers de l'EMS. Il y a plein de métiers, cuisinier intendance, etc. Elle a joué le jeu. Mais en plus on a créé du lien. Et c'est essentiel, pour ne pas couler seul.

Ce qui marche entre eux et moi c'est une histoire de don: je ne suis pas payé pour m'occuper d'eux, rien ne m'oblige à le faire et eux rien ne les oblige à venir à l'atelier ou à l'EMS et à continuer le lien.»

Premières rencontres

«Un jour des éducateurs m'ont demandé de prendre des MNA à l'atelier. On me dit qu'ils sont un peu difficiles, surtout un. J'accepte, en précisant que si ça ne va pas, on les renvoie au foyer: l'atelier c'est pour faire un travail et je ne suis pas là pour faire l'assistant social. Mais Mamadou débarque et là c'est juste une rencontre: à l'instant où je le vois je l'aime ce garçon. J'ai l'impression d'être avec un jeune nomade... Comme en Afrique, il capte tout ce qui se passe, il a toujours le bon outil, il est toujours adéquat.

C'était fin 2013 ou 2014.

Je ne connais alors rien de l'Evam (Etablissement vaudois d'accueil des migrants), je découvre tout ce système. Un jour Mamadou m'invite, je débarque au foyer d'accueil de Malley et je réalise qu'il y en a plein de ces jeunes, arrivés seuls, après un voyage de fou et rien d'assuré devant. C'est là que ma vie a basculé... Je me suis dit « ok j'y vais, cette fois j'assume». Parce que je les connais ces histoires de clandestins: j'en ai vu tellement sur la piste avant qu'ils arrivent ici... »

Le Sahara

«Je suis arrivé au Sahara en 1988, juste après les émeutes à Alger. Et j'ai dû faire 80 ou 90 séjours là-bas jusqu'en 2014. Je montais des voyages, je mettais des gens en lien avec des nomades, on faisait vivre une soixantaine de personnes. Et dès 88 il y avait plein de clandestins qui traversaient le désert.

Djanet c'est le centre géographique quasi-exact du Sahara, au milieu de rien. C'est la plaque tournante de tous les trafics et l'axe commercial par où passent tous les clandestins. A l'extrême sud de l'Algérie, à la frontière du Niger, là où commencent les rives du Ténéré. C'est un océan de sable, 30 à 40 jours de marche. Les clandestins doivent traverser hors piste, dans un flux incessant. Gabi est passé par là et tant d'autres sont passés par là.

Je m'étais dit qu'un jour je ferai un travail artistique autour de ces traces que je voyais dans le désert, ces fausses Nike, ces gourdes, il y avait un truc à faire avec ces fragments de vie. Puis je n'ai pas pu retourner et une année plus tard j'ai rencontré les MNA et je me suis dit «bon, le travail avec les migrants je le fais ici».



Artiste?

«Dans tous les pays que j'ai fréquentés, les artistes c'est la caste la plus basse, apparentés aux djinns, donc je ne compte pas...Du coup y a pas de pression.

Les gamins, ils comprennent pas mon travail, pour les musulmans les images ça ne vaut rien et moi je n'ai pas de valeur dans leur société : je ne sais pas tirer à la kalash, n'ai pas de permis de conduire...

Par contre, ils voient bien que c'est un grand engagement mon boulot. Ils ne comprennent pas les œuvres mais ils entrent dans un processus de travail. C'est gratifiant, aussi, il y a des interviews à la radio, il y a parfois des caméras... ça leur ouvre la tête, leur pose des questions et ça sert à ça l'art.

Ces gamins, je les appelle ainsi parce qu'ils ont à la fois déjà tout vécu et sont si fragiles, ils m'ont permis de me dépasser, dépasser mes trouilles personnelles. Et ils m'ont aussi offert de ne plus m'intéresser à moi tout le temps. »

«Il y a là une histoire qu'on pourra se raconter encore longtemps.»

Pasteur à l'église Saint-François, à Lausanne, Jean-François Ramelet est aussi membre du Conseil de fondation du Marronnier. C'est lui qui a suggéré de demander une œuvre à François Burland. Voici pourquoi.

«Je pensais bien que François n'allait pas simplement proposer une de ses œuvres en stock. La démarche était différente, il me semblait très important qu'il y ait une œuvre collective. Comme dans beaucoup de créations de François Burland, il y a là une histoire, une narration. Une histoire qu'on pourra se raconter encore longtemps.

Cette gravure monumentale, on ne pourra jamais la copier. Elle est faite par plusieurs mains, plusieurs personnes. La générosité de François c'est de donner son travail à d'autres, quitte à ce que ce ne soit pas exactement comme il aurait aimé que ça soit. Au fond, son œuvre lui échappe aussi un peu et il l'accepte. C'est quelque chose que je trouve très fort dans un Ems: au Marronnier, comme ailleurs, c'est toute une équipe qui travaille avec des personnes âgées. Le travail de François avec ses jeunes s'ajustait bien, ainsi, à celui de l'Ems, où il ne s'agit pas de savoir si c'est X ou Y qui a soigné Madame Z. C'est un collectif.

François travaille avec de jeunes migrants non accompagnés, des gens qui sont entre un ici et un ailleurs, entre un hier et un aujourd'hui et peut-être un incertain demain. C'est aussi approprié à l'Ems: finalement, tous ceux qui sont là sont des migrants. Ces personnes ont quitté leur maison, leur appartement pour venir ici, en attente d'autre chose, souvent la mort malheureusement. Je pense que c'est une population qui peut comprendre ce qu'est un migrant.

Ces jeunes, on sait d'où ils viennent, par où ils ont passé - la Méditerranée, le désert - et ils arrivent dans un monde où l'on a de plus en plus d'isolés. L'isolé c'est le naufragé, c'est celui qui est sur une île, *isola* en italien c'est aussi l'isolation, voire la désolation. Mais comme l'écrit Thomas Merton, nul homme n'est une île. Je crois beaucoup à ces entreprises qui font se rencontrer des gens de manière aléatoire et incertaine. Construire des ponts, c'est ce que j'essaie de faire en tant que pasteur, à l'église Saint-François, ce n'est pas de construire des clochers, c'est de construire des ponts pour se relier et faire se rencontrer des gens de manière improbable.

Chez les artistes, je cherche à retrouver la personne. Une œuvre doit vibrer, laisser transparaître quelque chose de la vie et de l'épaisseur humaine. C'est ce qui me touche chez Burland. Il y a une part de technique, de savoir-faire, une part de style aussi, mais on sent bien qu'il y a une grande part de lui. Ma grande peur c'était qu'on puisse acheter une œuvre où l'on ne ressent pas cela, parce qu'il y a des œuvres artistiques magnifiques, mais où la présence de la personne est effacée derrière une technique, un style. Ce n'est absolument pas le cas chez François. Il y a une générosité dans la manière qu'il a de se donner dans les œuvres, une générosité, un don qu'on retrouve dans sa manière d'être. On n'est pas dans la décoration mais toujours sur le lien.

Je comprends cet engagement de François Burland parce que ça fait partie, je crois, de sa personnalité. Je crois qu'il existe aussi en donnant et en se donnant...Mais il accepte aussi de se laisser déplacer par ces jeunes et ça me touche beaucoup. Se laisser déplacer, c'est se laisser questionner, douter, se remettre en question. Beaucoup de gens ont besoin de murs très solides pour exister, lui sa force est ailleurs. Il a une force intérieure qui lui permet d'être très vulnérable à l'extérieur.

François Burland s'engage en tant qu'artiste et il a tout à fait raison parce que la culture c'est essentiel. On ne peut pas penser l'intégration seulement en termes matériels ou de formation, etc, même si c'est hyper-important. Il faut aussi leur donner une culture. La culture ce n'est pas forcément ce qu'on offre en premier dans notre société, c'est toujours quelque chose de superflu, ça va avec une certaine richesse. Pourtant la culture faut la cultiver tout le tempsLa culture nous fait sortir de notre animalité. Dans cette gravure, il y a la nature et la culture: on ne sait pas si c'est la nature qui est bousculée ou si elle reprend le dessus sur la culture. Qui apparaît avec l'architecture et la référence à la BD et la science-fiction.

L'art c'est une manière de quitter notre état de nature et de réfléchir sur notre animalité.»

«J'étais touchée quand les résidents s'approchaient des tables et de l'équipe des graveurs.»

CAROL GAY est la directrice du Marronnier. Elle a tout de suite accepté la proposition de François Burland de créer une gravure sur place avec son équipe de jeunes.

«A la fin de la rénovation et nouvelle construction du Marronnier, en 2015, le Conseil de fondation a décidé d'acquérir une ou deux œuvres originales. Le pasteur Jean-François Ramelet, membre du conseil de fondation, nous a alors proposé de demander à François Burland. Au début, ce projet c'était donc le projet d'une œuvre, puis on a été séduit par sa proposition de création sur place et on a organisé cette activité dans l'espace public de notre institution. Sur des tables, au milieu du salon et de l'espace repas, pour que les résidents puissent suivre la création et partager du temps avec l'artiste et ces jeunes migrants...

Personnellement j'ai beaucoup apprécié l'idée que des jeunes viennent ici, avec une histoire de vie très différente, et qu'il puisse y avoir des échanges. Finalement le plus intéressant ce n'est pas l'œuvre mais tout ce qu'il y a eu autour, tout le projet réalisé dans notre institution.

François je ne le connaissais pas du tout, avant cette aventure. Finalement, je me rends compte qu'il a occupé et accompagné ces jeunes pendant cette période estivale, mais aussi qu'il continue cet accompagnement, même en dehors des activités artistiques. Il les accompagne encore pour trouver des places de stage. C'est d'ailleurs comme ça qu'on reste en lien... Notre implication, celle de l'institution, c'est aussi une forme de contribution à l'intégration de ces jeunes dans la société, jusqu'à leur offrir une possibilité de formation. Nous avons par la suite accueilli plusieurs stagiaires et engagé Adiam puis Yorusalem pour un apprentissage.

Quand ils sont arrivés, je n'ai pas vraiment fait le lien entre la situation des résidents et celle des jeunes. Il y a bien un déracinement, lié au départ du domicile, mais c'est quand même très différent du déracinement familial et culturel de ces jeunes, africains ou moyen-orientaux. Sans vouloir minimiser l'un pour l'autre. Mais j'étais touchée quand les résidents s'approchaient des tables où sont gravées les plaques de linoléum. L'échange n'a pas besoin d'être particulièrement spectaculaire, ça peut juste être un moment où l'un d'entre eux regarde, s'assied, dit quelque mots, sourit. L'objectif est alors atteint. Les résidents ont découvert la création d'une œuvre et des jeunes. Au fil des jours des liens se sont créés, pas avec tous les résidents évidemment, mais l'intérêt était manifeste.

Au moment d'installer ces tables et ces jeunes dans l'espace public, donc le lieu de vie quotidien de l'institution, je n'ai vraiment eu aucune inquiétude. Nous avons des collaborateurs de diverses origines mais en particulier d'Afrique, du coup je n'ai pas imaginé que cela puisse poser un quelconque problème. Au Marronnier, nous avons probablement quelque 50 % de collaborateurs étrangers, sans compter les naturalisés. Si nous n'avions pas ces ressources humaines par le biais de la migration, nous serions bien embêtés. »

VOYAGE VERS L'ENFER

Slam créé et enregistré pour le film
Paroles et musique de Gabi et Diallo (224 Gang, alias Lexus)
de Guinée-Bissau et Guinée-Conakry)

*Quand nous on prend le départ, c'est jusqu' à la case départ.
N'oublie jamais la famille qui t'a vu grandir,
ta mère et ton père, tes frères, tes soeurs,
N'oublie jamais.*

Certains décident de quitter le pays et la famille pour partir sur les chemins de la mer.

La Méditerranée qui avale nos frères et nos soeurs.

*On pense au chemin tel qu'il est, à la torture, à la mort,
à toute la famille qui compte sur celui qui part.*

Mais il est seul, avec Dieu, à connaître la difficulté de ce chemin.

On a pris la route en pleurant, mais celui qui reste à la maison peut sourire.

Il appelle pour se plaindre du manque de nourriture et il est content de nous atteindre.

On travaille sur la route sans être jamais payé, mais, à la fin du mois, il faut envoyer de l'argent à la famille.

Pauvres de nous!

*N'oublie jamais la famille qui t'a vu grandir,
ta mère et ton père, tes frères et soeurs,*

Bakvé ! (La Méditerranée)

*N'oublie jamais la famille qui t'a vu grandir,
Oh maman, oh papa,
N'oublie jamais la famille qui t'a vu grandir,
ta mère et ton père, tes sœurs et frères...*

*Nobody, body,
Believe me my family
Bakve !*

*Oui nobody,
Mon père, ton père,*

Son père, ta mère

La mer, ta mère,

Ma mère, ta mère,

N'oublie jamais

La vie de clandestino !

La famille qui t'a vu grandir,

*Maman ne pleure pas, ton fils part vers le départ,
quand nous on prend le départ, c'est jusqu'à la case départ.*



CREDITS



Ecrit et réalisé par	Sonia Zoran et Thomas Wüthrich
Produit par	Xavier Grin
Image	Thomas Wüthrich
Montage	Jean Reusser
Montage son & mixage	François Musy & Renaud Musy
Etalonnage	Rodney Musso
Musique originale composée et interprétée par	Andrea et Antonio Esperti
Slam écrit et composé par	Slam de Gabi et Diallo (224 Gang, alias Lexus)
Une coproduction	P.S. Productions RTS Radio Télévision Suisse, SRG - SSR Steven Artels
Responsable de l'Unité Documentaire RTS	
Chargé de programmes documentaires RTS	Gaspard Lamunière
Avec le soutien de	Cinéforum et le soutien de la Loterie Romande Suissimage le Pour-cent culturel Migros Succès passage antenne, SRG SSR La commune de Lutry EMS Le Marronnier



SONIA ZORAN



Débutant dans la presse, L'Hebdo, 24 Heures, Sonia Zoran a la chance de participer à la création du Nouveau Quotidien. Envoyée spéciale en ex-Yougoslavie et correspondante à Zurich, notamment. Puis, en journaliste libre, elle privilégie le reportage et les portraits. De la presse (Animan, Le Matin, L'Illustré) à la radio (RTS). Elle s'intéresse de plus en plus au son et à l'image, y compris surgis des mots. Participe à plusieurs émissions de reportages sur La 1^{ère}. Puis crée et produit ses propres émissions. *Comme un soleil, Dans les bras du figuier, Éclats de Méditerranée* ayant pour point commun des rencontres personnelles et la découverte d'un univers. Produit aussi des CD pour La Salamandre (Les oiseaux migrateurs, Hommes et plantes, etc.). Poursuit parallèlement un travail d'écriture, avec des textes parus notamment dans La Couleur des Jours. Et participe à plusieurs films de Thomas Wüthrich. Après avoir été distinguée par la Prix Dumur en 2015, elle décide de se consacrer à des projets personnels, dans le cinéma et la littérature.

FILMOGRAPHIE (interview et montage)

- 2016 ZARIC – FACE AU GLACIER , doc. 27 min. (CH)
- 2010 LE BONHEUR ÉTAIT DANS LE PRÉ, doc. 52 min. (CH)
- 2006 JEUNE & BALKANIQUE, doc. 18 min. (CH)

RADIO (RTS LA 1^{ère})

- 2015 ÉCLATS DE MÉDITERRANÉE.
- 2012-2014 HELVETIC OU TAC. SUR LA ROUTE DE GÜMÜŞLÜK. CACTUS.
- 2007-2012 COMME UN SOLEIL, DANS LES BRAS DU FIGUIER.

PRIX (Journalisme)

- 2015 Prix Dumur
- 2007 Journaliste de l'année dans la catégorie reportage.
- 2004 Prix Suisse du documentaire de la SSR.

PUBLICATIONS

- 2010 UN CAUCHEMAR VRAI, préface à Éclats de mémoire de Jean-François Berger, L'AIRE.
- 2008 MON COUSIN, LE BOUQUETIN ET LE CHIRURGIEN, recueil collectif RENCONTRES, L'AIRE.
- 1993 DÉCHIREMENTS YOUGOSLAVES. Chroniques d'une guerre. MÉTROPOLIS.

THOMAS WÜTHRICH



Parce qu'il aime la lumière, celle des paysages et des visages, fasciné par le mouvement des images, Thomas Wüthrich est devenu cinéaste. Plus particulièrement caméraman ou chef opérateur, quand il n'est pas réalisateur.

Né à Zurich, où il a grandi. Étudie le droit à l'Université de Zurich et le cinéma à la London International Film School. Revenu en Suisse, d'abord à Zurich, il vit depuis plusieurs années face au Léman, sur les hauts de Chardonne.

Co-fondateur de Echo Film (en 1990), société de production zurichoise, pour laquelle il réalise un grand nombre de films. Des reportages, des documentaires, des fictions courtes et des clips publicitaires.

Travaille simultanément comme chef opérateur avec des cinéastes aussi différents que Jacqueline VEUVE, Dominique DE RIVAZ, Fernand MELGAR, Dominique OTHENIN-GIRARD, Mike ESCHMANN, Markus WELTER et Martin GUGGISBERG.

PRIX (réalisateur)

- 2012 Prix Greenpeace Suisse pour LE BONHEUR ÉTAIT DANS LE PRÉ.
- 1989 Prix Stanley Thomas Johnson pour ENDGAME. (Film d'école)

FILMOGRAPHIE (réalisateur)

- 2016 ZARIC – FACE AU GLACIER, doc. 27 min. (CH)
- 2010 LE BONHEUR ÉTAIT DANS LE PRÉ, doc. 52 min. (CH)
- 2006 JEUNE & BALKANIQUE, doc. 18 min. (CH)
- 2004 WILLI FACEN – NOAHS ENKEL, doc. 29 min. (CH)
- 1988 ENDGAME (LIFS), fic. 12 min. (GB)
- 1988 A TRISTO (LIFS), fic. 3 min. (GB)
- 1987 TARANTANGO (LIFS), fic. 2 min. (GB)
- 1985 OUVERTURE, fic. 18 min. (CH)

FILMOGRAPHIE (Sélection, chef opérateur)

- 2017 USGRÄCHNET GÄHWILERS de Martin Guggisberg (fic. 90' CH)
- 2013 LES SUISSES (4 épisode TV) de Dominique Othenin-Girard (fic. 4x52' CH)
- 2010 DIE KÄSEREI IN GOLDINGEN de Markus Welter (fic. 90' CH)
- 2009 HUNDELEBEN de Mike Eschmann (fic. 90' CH)
- 2008 HELDIN DER LÜFTE de Mike Huber (fic. 90' CH)
- 2007 CHICKEN MEXICAINE de Armin Biehler (fic. 90' CH)
- 2005 LEBEN AUF KREDIT de Sascha Waibel (fic. 90' CH)
- 2002 A.K.A. BIRDSEYE de Mike Huber, Stephen Beckner (fic. 90' CH)
- 2001 BODYWORK de Gareth Rhys Jones (fic. 90' GB)
- 2000 DELPHINE SEYRIG, PORTRAIT D'UNE COMÈTE de Jacqueline Veuve (doc).
- 1997 LE JOURNAL DE RIVESALTES 1941-42 de Jacqueline Veuve (doc. 90' CH/F)

P.S. PRODUCTIONS



P.S. Productions développe et produit depuis 2006 des fictions et documentaires pour le cinéma et la télévision, en se positionnant à l'internationale à travers des coproductions. Le producteur Xavier Grin défend et accompagne des auteurs et réalisateurs qui abordent des thématiques actuelles en proposant un regard singulier. Défendant sa diversité entre fiction et documentaire, P.S. Productions poursuit une politique de production cinématographique et audiovisuelle basée sur une vision artistique forte avec une approche originale. C'est dans ce contexte que s'inscrit la production de SEULS ENSEMBLE.

Avec sa première fiction produite, CŒUR ANIMAL de Séverine Cornamusaz P.S. gagne d'emblée le prix du cinéma suisse (meilleure fiction et meilleur acteur). suivent PLUS LA POUR PERSONNE de Jean-Laurent Chautems (Première mondiale FIFF Namur), CYANURE de Séverine Cornamusaz (avec Roy Dupuis et Sabine Timoteo, nominée meilleure actrice 2013 au Prix du cinéma suisse). L'ÂME DU TIGRE premier long-métrage de François Yang (ZFF Zürich Film Festival 2016, FIFF Namur 2016, Best cinematography award au Los Angeles Asian Pacific Film Festival 2017).

P.S. a terminé BITTER FLOWERS d'Olivier Meys, en coproduction avec Tarantula (Belgique) et Mille et Une Films (France), avec LOCO FILMS pour les ventes internationales. Fidèle à ses réalisateurs, P.S. Productions développe en ce moment CHROMA, deuxième long-métrage de Jean-Laurent Chautems, et APRÈS LA NEIGE, deuxième long-métrage de François Yang. PASSER L'HIVER est écrit par Yves Patrick Delachaux, et sera réalisé par Pierre Monnard.

Côté documentaires, après BODY, LE CORPS DU FRÈRE de David Parel (première à Vision du réel en 2015, succès en VOD avec plus de 100'000 visionnements du trailer), trois documentaires longs-métrages ont été réalisés: LA SEPARATION DES TRACES de Francis Reusser a connu sa première mondiale à Visions du Réel 2018 et est distribué par FIRST HAND FILMS. SEULS ENSEMBLE de Sonia Zoran et Thomas Wüthrich sortira en octobre 2018. JE NE TE VOYAIS PAS de François Kohler en coproduction avec ARTE G.E.I.E. et la RTS Radio Télévision Suisse, SRG SSR est en finition.

www.ps-productions.ch

FRANÇOIS BURLAND ATOMIK BAZAR



28.09.2018 - 17.02.2019

ESPACE
JEAN TINGUELY
NIKI DE SAINT PHALLE
FRIBOURG

Les œuvres singulières de l'artiste suisse François Burland sont généralement affiliées à l'art brut, cependant il est difficile de les classer: jouets, bombes et fusées réalisés avec des matériaux de recyclage ainsi que des collages et des gravures imprimées sur des sacs en papier. Dans ces derniers travaux l'artiste cultive un jeu décalé avec l'esthétique de la propagande chinoise et soviétique. Actuellement, Burland collabore souvent avec d'autres artistes ou collectifs d'artistes, mais également avec des migrants mineurs non accompagnés. C'est pourquoi, outre ses propres œuvres, l'exposition montre celles du collectif sociopolitique *TH3 Growing project*, du collectif de conception de jeux vidéo indépendants *SharpedStone* et de l'artiste-vidéo Clara Alloing.

Das höchst eigenwillige Werk des Westschweizer Künstlers François Burland wird meistens in die Nähe der Art Brut gerückt, lässt sich aber letztlich kaum einordnen: Spielzeug, Bomben und Raketen aus Recycling-Materialien sowie Collagen und auf Einkaufstüten gedruckte grafische Arbeiten, in denen der Künstler sein hintersinniges Spiel mit der Ästhetik chinesischer und sowjetischer Propaganda treibt. Aktuell kooperiert Burland oft mit anderen Künstlern oder Künstlerkollektiven, aber auch mit unbegleiteten minderjährigen Asylsuchenden. Neben eigenen Werken sind deshalb im Espace auch solche des gesellschaftskritischen Kollektivs *TH3 Growing project*, des Indie-Game-Kollektivs *SharpedStone* sowie der Videokünstlerin Clara Alloing zu sehen.

Manifestations / Veranstaltungen

Je/Do 27.09.2018, 18.30: Vernissage

En présence de l'artiste / in Anwesenheit des Künstlers

Sa/Sa 06.10.2018, 18.15: Visite de l'exposition dans le cadre des manifestations pour les 20 ans de l'Espace, avec / mit Anne Barman

Sa/Sa 06.10.2018, 14.30-16.30: Atelier créatif bilingue pour enfants dès 6 ans
Zweisprachiger Workshop für Kinder ab 6 Jahren, avec / mit Claire Boin et Nathalie Fasel. Gratuit (sur inscription) / Gratis (auf Anmeldung): 026 305 51 40.
avec le soutien des Amis du MAHF / mit der Unterstützung der Freunde des MAHF

Je/Do 22.11.2018, 18.30: Visite pour les Amis du MAHF / Führung für die Freunde des MAHF, avec / mit François Burland et Stephan Gasser (en français)

Je/Do 17.01.2019, 18.30: Visite de l'exposition / Führung durch die Ausstellung avec / mit François Burland et Stephan Gasser (en français)

Me/Mi 30.01.2019, 14.00-15.30: Atelier créatif bilingue pour enfants dès 6 ans
Zweisprachiger Workshop für Kinder ab 6 Jahren, avec / mit Claire Boin
Gratuit (sur inscription) / Gratis (auf Anmeldung): 026 305 51 40
avec le soutien des Amis du MAHF / mit der Unterstützung der Freunde des MAHF

Espace Jean Tinguely - Niki de Saint Phalle
Rue de Morat 2, CH-1700 Fribourg
Tél. + 41 26 305 51 40
www.mahf.ch

Heures d'ouverture / Öffnungszeiten
Me-di 11-18h, je 11-20h / Mi-So 11-18 Uhr, Do 11-20 Uhr

